





«Ma personnalité est complexe»

● Durant quatre décennies, Marc Biver a fait partie des incontournables du sport suisse. Autant admiré que critiqué, l'homme parle de sa personnalité double, forgée dans son enfance en internat.

Sur les hauts de Neuchâtel, Marc Biver prend le temps de respirer. En quarante ans de carrière dans le sport, l'homme d'affaires, 69 ans, à tout vécu. En mode «pionnier», il a lancé le métier d'agent en Suisse, avec Pirmin Zurbriggen en porte-drapeau, avant de jongler avec les droits sportifs et le sponsoring. En mode «rêve qui vire au cauchemar», il a plongé dans l'enfer du dopage cycliste avec Astana. Tout cela, Marc Biver vient de le raconter dans un livre. Il évoque aussi en filigrane son côté clivant. L'occasion de chercher à savoir qui se cache derrière le masque: un diable à la solde du capitalisme ou un visionnaire fidèle en amitié?

Marc Biver, qui êtes-vous vraiment?

Ma personnalité est un peu complexe. En fait, ma façon de me présenter dépend de la manière dont je suis reçu. Je m'ouvri-rai si la personne est sympathique et resterai froid si je ressens un abord négatif. Je suis ambigu, réservé, parfois renfermé. Je préserve un côté secret. Cela n'a pas toujours été facile à vivre. Mais cela ne m'empêche pas d'être très ouvert d'esprit et généreux envers mes proches.

D'où vous vient ce besoin de secret?

De très loin. J'avais 8 ou 9 ans quand mes parents ont divorcé et, avec mon frère Jean-Claude, nous avons été placés à l'internat à Saint-Prex, puis à Saint-Gall. Nous

avons été un peu déchirés du milieu familial et, inconsciemment, cela forge une personnalité particulière. Dans ces internats, tu dois te protéger. Nous étions dans un établissement socialement au-dessus de ce que nous représentions au Luxembourg. Il y avait les fils des dictateurs de Cuba et du Congo, etc. J'étais subjugué par ces parents qui venaient chercher leurs enfants en Rolls. Rien à voir avec le statut de fils de commerçants que nous avions.

Au point, à 23 ans, d'imposer un voyage privé aux États-Unis à Omega, qui vous offre pourtant un premier job?

Là, c'était de l'inconscience. J'ai eu de la chance qu'ils acceptent. Aujourd'hui, je ne le referais pas. Mais j'avais vraiment envie d'entreprendre ce voyage que j'avais financé en travaillant au triage de La Poste à Lausanne. Reste que j'ai toujours vécu dans le court terme, sans me projeter.

«Dans ces internats, tu dois te protéger. Et, inconsciemment, cela forge une personnalité particulière»

Est-ce que cette inconscience a dirigé votre carrière?

Ce n'était pas de l'inconscience, même si je ne réalisais pas vraiment ce que je faisais. J'essayais juste d'être plus rapide que les autres, comme lorsque je suis devenu le premier agent de Suisse avec Pirmin Zurbriggen. Dans ma société MBD, je



n'avais pas de chef qui me disait oui ou non. Je crois que je ne suis pas né pour obéir. En cinq minutes, nous lancions un projet. Le risque, c'était le mien, pas celui d'un conseil d'administration.

Est-ce que, parfois, vous évoquez, avec votre frère Jean-Claude, pape de l'horlogerie de luxe, vos parcours aussi atypiques qu'incroyables?

Assez peu. Nous avons beaucoup d'estime l'un pour l'autre. Mais nos carrières ont été trépidantes et les possibilités de se voir plutôt rares. Cela a quelque peu changé après le décès récent de notre père. Nous avons abordé notre enfance pour la première fois. Par exemple, nous ne savions pas il y a six mois encore pourquoi nos parents avaient divorcé. Je remarque aujourd'hui qu'il y a des choses que l'on

n'a pas envie de savoir, qu'il y a un temps pour tout.

La carapace de l'internat vous a-t-elle permis de supporter les critiques répétées?

Heureusement, les critiques n'étaient pas unanimes. Quelques médias m'avaient pris en grippe. Sur le moment, les critiques ne me touchaient pas. Au contraire, elles me stimulaient. Par contre, c'était plus compliqué pour ma famille. Mais je n'en veux à personne. Cela fait partie de ma carrière. Quand tu décides, il faut accepter de ne pas faire l'unanimité.

Permettez que l'on insiste avec la notion d'inconscience. N'y en avait-il pas une bonne dose pour se lancer dans l'aventure Astana?

Non. C'était mon rêve de gérer une équipe cycliste. Je ne regrette rien, même si ce rêve s'est très vite transformé en cauchemar.

Comme ce jour de juillet 2007 où vous annoncez qu'Astana se retire du Tour de France après le contrôle positif de votre leader, Alexandre Vinokourov?

Ce fut certes un moment très difficile, mais c'est toute l'aventure qui a été compliquée. Elle avait commencé en août 2006 et,

six mois plus tard, c'était déjà intenable. Vinokourov était invivable, arrogant. Il se croyait intouchable et était persuadé que tout le monde pouvait être acheté. Je ne l'imaginai pas comme ça. Car en tant que client d'IMG, Vinokourov était charmant.

Face aux caméras, n'avez-vous pas été pris de vertige?

Non, car je devais assumer le rôle que l'on m'avait donné et que j'avais choisi. J'ai fait mon métier. Cela s'est révélé plus difficile face aux gendarmes. Sincèrement, je n'avais pas les réponses à leurs questions. J'ai appris ce qu'il s'était passé plus tard, quand deux membres du staff m'ont raconté que l'ambassadeur kazakh était venu avec des valises diplomatiques contenant, sans doute, des poches de sang pour les transfusions. Mais je n'en ai jamais eu la preuve.

En rentrant à Neuchâtel, dans quel état étiez-vous?

J'étais anéanti. Mais je cachais mes états d'âme. C'était un échec colossal. Il y avait aussi les accusations de dopage et le sentiment d'avoir été trahi. Puis j'ai dû me battre seul contre les Kazakhs, contre l'UCI, lutter pour revendre le matériel et payer les employés. Cela m'a coûté beaucoup d'énergie et d'argent. Mais je suis content de l'avoir fait.

On apprend en vous lisant qu'en 2004, vous avez été victime d'un burn-out.

Je me suis réveillé un matin et je n'ai plus réussi à me lever. J'étais comme paralysé. Je me suis rendu chez mon médecin, qui m'a accueilli par un «Toi, tu es en burn-out!» Je ne pouvais pas le concevoir, mais il a exigé que durant six mois, je m'occupe de moi pour reprendre le contrôle de ma vie. Au final, cela m'a soulagé. Je passais mes journées à faire du vélo et je savourais un coup de rouge le soir en mangeant. Cette période m'a permis d'évacuer toute la «m...» qui était en moi, les tensions, les soucis. C'était la fin d'un chapitre. J'ai quitté IMG en me jurant que plus jamais je ne me laisserais prendre dans une telle spirale infernale.



Avec le recul, que feriez-vous différemment?

Côté projets, je referais pareil. Par contre, j'agis autrement dans les rapports humains. Avec le temps, je me suis ouvert et j'ai appris la tolérance. J'ai partagé ma vie avec deux femmes extraordinaires. La première m'a offert deux filles fantastiques. Puis j'ai connu Caroline, qui m'a beaucoup changé. Elle est toujours de bonne humeur et toujours positive. C'est elle qui m'a permis de me reconstruire après l'épreuve Astana. Vivre avec une telle personne, c'est comme quand vous arrosez une plante, elle s'épanouit.

À LIRE



**«Un pionnier authentique»,
Marc Biver, avec
Corinne Druey.
Éditions Slatkine**

**PHOTOS: YVAIN GENEVAY
PATRICK OBERLI**
patrick.oberli@lematindimanche.ch

